Le Journal de Françoise

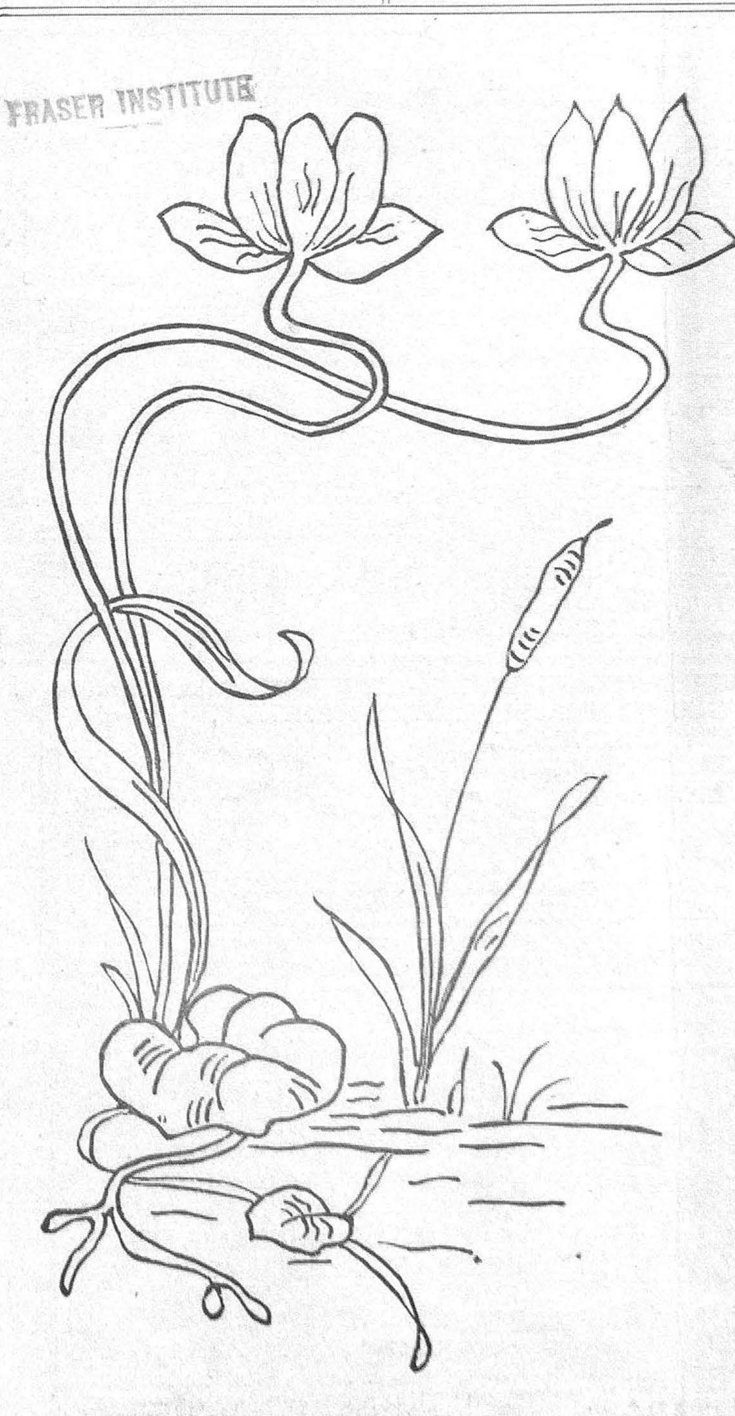
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

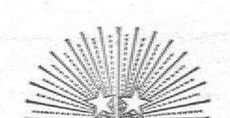
Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze franc
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs 5
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





Sommaire

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 15 SAMEDI, 5 NOVEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

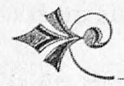
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 5
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Colloque des Vivants et des Morts





Vivants chargés de chair et squelettes terreux
Se sont rués un jour les uns contre les autres
Au fond de ma pensée intime pleine d'eux,
Et j'entendais leurs cris de violents apôtres.

Ces ennemis, qui n'ont de pareil que les dents,
Se les montrant de près cognaient une armature
D'os bruns où pend encore un peu de pourriture
Contre la force en jeu des corps outrecuidants.

La guerre piétinait le bord blessé des fosses,
Et la rage montait du fol rassemblement,
Et les têtes de mort ouvraient sauvagement
La vérité des trous sur les prunelles fausses.

Et les vivants disaient: " Nous sommes la beauté.
" Nous mangeons la lumière et l'air. Voici nos joues!
" Nous bâillons et rions sur les hideuses moues
" Que vous faites, au fond de votre éternité!"

Et les morts répondaient: " Mieux vaut notre grimace
" Que la vôtre! Amenez ceux qui n'en peuvent plus.
" Voici vos mal tournés, vos tristes, vos vaincus,
" Et toutes nos dents rient devant la vie qui passe."

Les vivants disaient: " Tout! plutôt que votre lit
" De silence: mieux vaut notre douleur qui crie;
" Mieux vaut toute la chair malade que pourrie,
" Mieux vaut le désespoir lui-même que l'oubli."

Les morts disaient: " L'oubli n'est pas notre partage.
" Au fond de votre peur nous nous réfugions;
" Sans forme, sans couleur, sans paroles, sans âge
" Nous sommes votre angoisse et vos religions.

" Nous sommes le Passé, nous sommes Babylone,
" Nous sommes tout. Histoire et Fable et Souvenir."
Et les vivants hurlaient: " Nous sommes la colonne
" Brûlante qui soutient le monde: l'Avenir!"

Les morts: " Nous sommes plus que l'avenir. Nous sommes
" La fin. Vous n'avez plus aucun pouvoir sur nous.
" Car nous avons été des femmes et des hommes:
" Nous savons! Mais pour vous, vous doutez à genoux."

Et les vivants: " Comment garderions-nous un doute?
" Ne demeurez-vous pas inertes et couchés
" Quand nous sommes debout avec nos sept péchés,
" Nous, vivants sur la route, et vous, morts sous la route?

" Oui, vous êtes la fin, la terreur du trépas,
" L'inconcevable rêve et sa noire démence;
" Mais parmi nous aussi, le regard qui commence
" Des nouveau-nés est plein de ce qu'on ne sait pas.

" Tout le mystère vit dans nos instincts perplexes.
" Mais vous, qu'avez-vous fait de l'orgueil, des ennuis,
" Des larmes sans raison au coeur des belles nuits,
" De la joie et du mal d'aimer? Où sont vos sexes?

" L'âme est finie avec la sensualité...
" Rendormez-vous, vieux os des abstractions creuses!"
Les morts disaient: " Pourtant c'est nous l'Eternité
" Dont vous parlez toujours aux heures amoureuses."

Et les vivants ont dit: " Et qu'importe l'horreur
" Au bout de tout chemin de vos mains assassines?
" Nous marchons en tenant à la bouche une fleur."
Les morts ont dit: " Et nous, nous mordons ses racines!"

Alors tous les vivants ont élevé les bras
Et follement crié ceci: " Vive la Vie!"
Mais les morts ont clamé: " La vie est asservie
" A la mort. Sans la mort vous ne l'aimeriez pas."

Lucie Delarue-Mardrus.

Vos Morts

Sous la terre dévorante, il y a bien des morts que vous avez connus, avec qui vous avez vécu.

Ces immobiles, ces silencieux, vous les avez vus pleins de vie, de force, d'entrain. Avec eux peut-être, dans la fraicheur et la mélodie du matin, vous avez gravi la riante colline.

Par les chemins verts, ensoleillés du printemps, vous les avez peut-être rencontrés; vous avez échangé des serments d'amour sur la voie où nul ne repasse; à leurs côtés, vous avez peut-être marché longtemps.

Comme vous, ils se prenaient aux mirages; ils poursuivaient les ombres d'amour, les ombres de bonheur! Comme vous, ils voulaient briller, s'élever, s'enrichir! Comme vous, ils oubliaient la mort!

Ils vous entretenaient de leurs projets d'avenir. Tout à coup ils se sont arrêtés pour se coucher dans la fosse. Sous l'herbe flétrie, entre les planches encore intactes du cercueil, il yen a dont peut-être vous reconnaitriez encore le visage. Ah, priez pour eux; ne laissez pas leur souvenir s'effacer de votre cœur.

LAURE CONAN.

CAUSERIE

Dans une lettre reçue ces jours-ci, une abonnée me demande comment elle pouvait employer d'une façon à la fois amusante et instructive les nombreux loisirs que lui donnent l'automne et l'hiver à la campagne.

Je répondrai à ma correspondante en lui racontant ce que fait une femme intelligente et instruite, dans une petite ville siutée non loin de Montréal. Je ne saurais donner de meilleur et de plus sage conseil sur la manière d'être utile et agréable, non-seulement à soi, mais à ceux qui vivent autour de nous.

Cette femme donc, que je propose en modèle aujourd'hui aux âmes qui ont la vocation du bien qu'il reste à exercer parmi celles de son sexe, cette femme, a depuis quelques années, pris l'habitude au commencement de la saison triste de l'automne, de réunir chez elle, un groupe de jeunes filles à qui elle fait elle-même la lecture à haute voix, tandis que ces demoiselles occupent leurs doigts à quelques travaux de couture.

D'abord, le noyau d'auditrices fut modeste et ne se recruta que parmi les très intimes. Puis, des parents, instruits des avantages que leurs enfants pouvaient retirer de ces lectures, supplièrent Mme S. de laisser leur jeunes filles se joindre aux privilégiées du petit cénacle.

Aujourd'hui, elles forment un nombre de vingt, c'est-à-dire autant que le salon de la charmante hôtesse peut en contenir, et c'est à regret qu'on se voit forcé de refuser les demandes d'admission qui arrivent sans cesse.

Ces réunions ont lieu une après-midi de chaque semaine et avec quelle impatience ce jour est attendu par tout le cercle !

Et quelles lectures y fait-on? D'abord, il a fallu façonner ces jeunes esprits et leur donner, graduellement le goût des lectures sérieuses. Pour cela, on a commencé par choisir des auteurs—non point légers—mais amusants, puis, insensiblement, on a glissé aux récits de voyages, aux relations des faits de l'histoire, aux graves questions que traitent les revues telles que *Le Correspondant*, et *La Revue des Deux-Mondes.*

Chaque auditrice a le droit d'interrompre la lecture pour poser une question, ou faire une remarque sur tel ou tel passage qui frappe ou rend son esprit perplexe. La gracieuse lectrice donne les explications demandées, on discute le point en litige, et les difficultés aplanies, la lecture reprend son cours.

A cinq heures, on sert une tasse de thé avec un simple biscotin. Chacune alors devise sur ce qu'elle vient d'entendre pendant une demi-heure. La lecture recommence et à six heures, la charmante et toujours trop courte après-midi est close.

Un jour, l'heure du départ sonna à un passage très palpitant du livre qu'on était à parcourir. Les oh! et les ah! de désappointement furent si unanimes et si vivement exprimés, que, Mme S. touchée d'un chagrin si vif, dit à ses pupilles du moment:

—Si vous voulez rester à souper avec moi, je vous garde. Ce sera un pique-nique improvisé et après le souper nous finirons notre livre.

Des cris d'enthousiasme accueillirent la proposition. Chacun voulut aider à dresser le couvert pour d'aussi nombreux convives. On mangea avec un appétit et un entrain sans pareils, les viandes froides du buffet, les gâteaux et les confitures et ce repas charmant compte maintenant dans l'esprit du cercle, comme un des meilleurs et des plus joyeux festins au souvenir vivace et doux.

Les ectures ainsi que je vous l'ai dit sont fortes mais variées. On y donne des "clartés de tout" et la maitresse de maison qui reste toujours lectrice en titre fait parmi les écrivains qu'on ne saurait laisser tout entiers entre les mains de jeunes filles un heureux tri de pages intéressantes, propres à fixer le goût sur les mérites et le style de leur auteur.

Et c'est ainsi qu'une belle âme, à l'enveloppe frêle et délicate, fait œuvre d'éducatrice supérieure et de bonne canadienne. J'avoue une admiration sans bornes à des procédés comme ceux-ci.

—J'écoutais,—me disait-elle, il n'y a pas longtemps encore,—une conversation que mes jeunes filles avaient entr'elles, et j'étais moi-même surprise de toutes les informations dont elles pouvaient disposer, de la facilité et des connaissances avec lesquelles elles pouvaient traiter les différents sujets qu'elles passaient en revue.... Et, j'avais la douce satisfaction de penser: il y a quelques années, elles n'auraient pu parler comme elles le font aujourd'hui. Autant de gagné sur les médisances et les discussions oiseuses sur les modes nouvelles.

Oui, il doit être noble et légitime l'orgueil d'avoir meublé des intelligences, de les avoir menées par des chemins larges aux horizons larges et clairs, d'avoir fait connaître à de jeunes imaginations les voluptés de l'âme, d'avoir mis, dans leur vie, le remède, qui, aux heures de grandes souffrances, consolera de tout...

Voilà donc ma réponse à ma correspondante et le modèle que je propose à toutes celles qui liront ces lignes. Chaque village devrait avoir des cercles intimes de lecture, comme celui que je viens de décrire. Non-seulement les villages, mais les villes aussi bien. Je ne connais pas de moyens meilleurs pour occuper les loisir et charmer la monotonie des longues journées d'hiver.

Aux jeunes filles, ces lectures fourniront de la pâture à leurs rêveries vagues, aux autres, elles procureront les distractions à la fois récréatives et pratiques, pour toutes enfin, elles aideront au développement et à l'avancement du premier de tous les dons: l'intelligence.

FRANÇOISE.

Conseils aux Dévotes

J'aborde aujourd'hui un sujet fort délicat. Je veux parler de la passion qu'ont certaines femmes, dites dévotes, de prêcher et de convertir tous les membres de leur famille.

Je comprends et je respecte de tout mon cœur le zèle pieux qui leur inspire le désir de voir tous ceux qui les entourent aussi pieux qu'elles-mêmes, mais elles devraient comprendre que la piété est une grâce que Dieu seul peut donner. Tous les efforts humains pour l'implanter dans le cœur des autres sont vains et inutiles sans cette divine lumière d'en-haut, et ce n'est que par une prière fervente et persévérante que nous pouvons l'attirer dans nos cœurs, ou dans celui des autres.

La prière et l'amour sont les deux moyens que nous avons pour travailler à la conversion de ceux que nous aimons.

Une femme en se faisant aimer de son mari et de ses enfants par sa bonté et ses vertus, travaille plus efficacement à leur conversion que si elle leur débitait tous les plus beaux sermons.

Quand je dis prier toujours, je demande de ne pas prendre mes paroles à la lettre et de ne pas croire que j'engage à passer tout le temps en prières et à l'église.

Oh! non, ce n'est pas du tout ce que j'entends, car, selon moi beaucoup de dévotes passent trop de temps à l'église et dans la sacristie et n'en donnent pas assez au soin de leur maison.

Chaque fois que votre dévotion vous fait manquer à un devoir d'état, soyez sûre qu'elle n'est pas réglée comme elle devrait l'être. Tenez-vous, s'il le faut, au strict nécessaire, et sachez faire subir des privations à votre piété plutôt que de la laisser s'interposer comme un obstacle entre vous et votre mari. Ne lui imposez jamais la pratique de votre religion de façon à lui causer de la gêne ou de l'ennui

Croyez-moi: des petites contrariétés peuvent arriver à rendre odieuse une chose ou une personne que nous aurions été disposé à aimer extrêmement, si l'on n'avait pas cherché à l'imposer fortement et par des tracasseries incessantes à notre affection et à notre admiration.

Si votre mari ne va pas à la messe le dimanche c'est peut-être parce que vous y allez trop souvent dans la semaine, contre son gré. Vos fils à vingt ans ne diront peut-être pas une seule prière parce que vous leur en faites trop dire dans leur enfance.

N'imposez jamais aux personnes qui vous entourent un genre de vie qui n'est ni dans leurs goûts, ni même dans leurs capacités.

Si vous avez le bonheur de voir votre famille partager vos croyances religieuses, réjouissez-vous, mais, je vous engagerais encore à être très réservée dans l'observance des pratiques du culte et de ne pas abuser des bonnes choses. Qu'on n'oublie pas non plus que selon les états, les positions et les âges, la piété prend un caractère différent et que dans les familles, elle doit se manifester autrement que dans une communauté religieuse.

Commençons d'abord par rendre la piété aimable et estimable dans notre personne, et soyez sûres que ceux qui nous entourent aimeront une religion qui nous inspire des vertus.

COMTESSE MILA.

Une œuvre patriotique

Les sociétaires de la St-Jean-Baptiste, (section féminine) ont reçu la présente lettre circulaire, qui parle d'elle-même et n'a pas besoin de commentaires:

Madame,

Vous êtes priée d'assister à une assemblée, qui aura lieu au Monument National, lundi le 7 novembre, à $3\frac{1}{2}$ heures, dans le but de fonder au Canada des Ecoles ménagères, semblables à celles qui existent dans presque tous les pays de l'Europe.

Ces écoles, qui enseignent la tenue de maison économique et méthodique, dans tous ses détails, ont fait un bien si évident, partout où elles ont été instituées, qu'on les compte, maintenant au nombre des grandes forces moralisatrices et que les gouvernements en encouragent la rapide propagation.

Les Dames Patronnesses de la Société Saint-Jean-Baptiste croient qu'elles ne peuvent établir une œuvre plus utile et comptent sur le concours sympathique de tous les Canadiens-français. Un comité de messieurs va s'occuper de pourvoir aux frais préliminaires, mais il faut aussi organiser et assurer le fonctionnement des cours. Ces dames espèrent que vous donnerez votre appui à ce mouvement, que vous voudrez bien venir à l'assemblée et y inviter celles de vos amies qui pourraient s'intéresser à cette entreprise vraiment nationale.

C. BÉÏQUE, Présidente.

J. DANDURAND, Secrétaire.

Pour le Comité des Dames Patronnesses,

Nous espérons que toutes les femmes se feront un devoir d'assister à cette assemblée et de contribuer en autant qu'elles le pourront, à l'entreprise si éminemment nationale qu'est la fondation des Ecoles ménagères. Mme Dandurand nous a déjà donné, dans les colonne de ce journal, un aperçu de cette œuvre. Nous y reviendrons encore, et nous ne manquerons pas de noter avec soin les progrès et les succès de ces écoles au Canada.

A LADY EDGAR

EN MÉMOIRE DE SON MARI, SIR JAMES EDGAR.

Il avait bien quinze ans, et moi j'en avais seize.
—Oh! les bons souvenirs maintenant si lointains!—
Nous écorchions tous deux la grammaire française,
Les exercices grecs et les thèmes latins.

Tout est facile à deux: on s'encourage, on s'aide;
Et si le soc s'aheurte aux cailloux du sillon,
On s'épaule, on s'arc-boute, et quand l'obstacle cède,
Aux deux fronts le succès met un double rayon.

Notre amitié poussa de profondes racines.
Dès l'aube, quand les bois éveillés à demi
Saluaient le soleil, nos fenêtres voisines
S'ouvraient pour saluer le soleil et l'ami.

Nous étions deux oiseaux volant de la même aile,
Deux anneaux, deux chaînons l'un à l'autre rivés:
Hymen d'une âme soeur avec sa soeur jumelle;
Frères d'un autre monde ici-bas retrouvés!

Tout nous était commun, nos chagrins et nos joies.
Et nos rêves d'enfants ne s'imaginaient pas
Que l'avenir pour nous pût avoir d'autres voies
Que celles qui s'ouvraient ainsi devant nos pas.

Oh! oui, les rêves d'or de notre adolescence!...
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous.

Nous sentions sur nos fronts l'ombre d'un dieu descendre;
Quelque chose en nos coeurs tressaillait effaré,
Sous le souffle divin qui remuait la cendre
Où dans son embryon couvait le feu sacré.

Tout réveillait chez nous de vagues rêveries:
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

Et quel panorama pour des yeux de poètes:
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux
Dont le cadre, gradins aux vastes silhouettes,
S'étage en ondulant jusqu'aux horizons bleus!

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois—oh! oui, dans l'ivresse ou le deuil—
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aise,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'oeil!

C'était, tout à la fois, un fier lambeau d'histoire,
Un immortel poème, un merveilleux tableau,
Que cette vision du hardi promontoire
Le front dans le soleil et son ombre sur l'eau.

Et si quelque vaisseau partait au fil de l'onde,
Un vol de toile blanche à ses huniers géants,
Notre rêve suivait sa course autour du monde
A travers le désert des mornes océans.

En avons-nous choyé de ces folles chimères!
Leur spectre me sourit encore, et par moment,
Je crois, en revivant ces heures éphémères,
En ressentir encor le doux ébranlement.

Hélas! souvent la vie a des étapes d'ombres,
Où pour les voyageurs bifurque le chemin:
L'onde la plus limpide a ses profondeurs sombres;
Les jours les plus dorés ont tous un lendemain.

Il partit...Un matin la brise enfla sa voile,
Qui se perdit bientôt sous le ciel vaporeux;
Il désertait le nid pour suivre son étoile;
D'autres zones tentaient ses pas aventureux.

Il partit comme un flot que la marée emporte...
Il était noble et bon, beau comme un demi-dieu;
La gloire l'attendait sur le seuil de la porte:
Ma foi dans sa fortune adoucit notre adieu.

La faveur lui sourit, le destin lui fit fête;
Une fée à son bras, sous le feu des bravos,
Il monta sans relâche, il monta jusqu'au faîte,
Applaudi, salué, même par ses rivaux.

Nous nous sommes revus. Hélas! nos destinées
Avaient suivi chacune un chemin différent;
Mais nous avions vieilli tous deux, et les années
Nous avaient entraînés dans le même torrent.

Pourtant, si l'âge avait, sans pitié dans sa course,
Heurté chacun de nous aux branches du buisson,
Rien de notre amitié n'avait tari la source,
Nos coeurs comme jadis vibraient à l'unisson.

Mais pour les plus heureux l'existence est un leurre...
Un soir il est parti, cette fois pour toujours.
Et je suis resté seul, en deuil, attendant l'heure
Où j'irai retrouver l'ami des anciens jours.

Louis Fréchette.

LA CHAMBRE TAPISSEE

(Cette classique histoire de revenants, dont la lecture est tout indiquée en ce lugubre mois de novembre, ne manquera pas de plaire à ceux de nos lecteurs qui aiment les expériences étranges dans le domaine du surnaturel. -- Note de la Rédaction.)

Vers la fin de la guerre d'Amérique, lorsque les officiers de l'armée de lord Cornwallis qui s'étaient rendus à York-Town, et d'autres qui avaient été faits prisonniers pendant l'impolitique et fatale querelle, retournaient dans leur pays natal pour y jouir du repos et raconter leurs aventures, il se trouvait parmi eux un officier général du nom de Browne. Ce général Browne était un officier de grand mérite, de bonne famille, et très instruit.

Quelques affaires avaient obligé le général Browne de parcourir les comtés de l'Ouest. Il s'arrêta pour changer de chevaux, et se trouva dans les environs d'une petite ville qui offre aux regards un site d'une beauté peu ordinaire et d'un genre tout à fait anglais.

Sur une petite pente, à un mille à peu près vers le sud de la même ville, on apercevait, parmi plusieurs chênes et d'épais buissons, les tours d'un château aussi ancien que les guerres d'York et de Lancaster, mais qui paraissait avoir éprouvé quelques importants changements dans le siècle d'Elizabeth et de ses successeurs. Cette humble cité n'a jamais été considérable; mais elle offrait tous les agréments qu'on pouvait désirer. Telles furent au moins les remarques que fit le général en en observant la fumée qui sortait des cheminées du château. Le mur du parc le séparait de la grande route, et entre les chemins tracés dans le bois on pouvait voir qu'il était bien touffu. Il y avait d'autres points de vue en perspective. La façade du château, quoique offrant les bizarreries magnifiques du siècle d'Elizabeth, tandis que la construction simple, mais solide, des autres parties du bâtiment semblait indiquer qu'elles avaient été bâties plutôt pour la défense que pour le luxe.

Avant de demander d'autres chevaux de poste pour continuer son voyage, le général Browne s'informa du nom du propriétaire de ce château qui l'avait tant intéressé. Il ne fut pas peu satisfait d'apprendre qu'il appartenait à un grand seigneur du nom de Woodville. Quelle heureuse rencontre ! car tous les souvenirs de sa jeunesse, de pension et de collège, l'unissait au jeune Woodville. Il put se convaincre par toutes les questions qu'il fit que c'était bien la même personne qui était le propriétaire de ce beau domaine; son père étant mort, il lui était échu en qualité d'héritier de sa pairie. L'aubergiste apprit au général, que le deuil étant terminé, le nouveau pair devait venir prendre possession de son bien dans la jolie saison d'automne, accompagné de quelques-uns de ses amis, pour y jouir du plaisir de la chasse. Le pays était renommé pour son gibier.

Ces nouvelles furent très agréables à notre voyageur. Frank Woodville avait été le compagnon de jeux de Richard Browne à Eton, et son ami de collège de Christ-Church.

Les chevaux frais ne servirent donc qu'à conduire la voiture de voyage du général au château de Woodville. Le portier qui habitait une loge gothique, bâtie dans le même style que le château, sonna pour avertir les autres domestiques de l'arrivée d'un visite.

Comme le général Browne descendait de sa voiture, le jeune lord avança vers l'entrée du vestibule et regarda fixement l'étranger, que les fatigues de la guerre et ses blessures avaient beaucoup changé. Aussitôt que le général parla, son incertitude cessa; le plaisir d'une telle reconnaissance et d'une entrevue aussi inattendue ne peut être senti que par ceux qui ont comme eux passé ensemble leurs premières années.

Le général fit une réponse convenable en pareil cas, et fit compliment à son ami de ses nouvelles dignités et du bonheur qu'il avait de posséder ce beau domaine.

"Oh! vous n'avez pas tout vu encore, répliqua lord Woodville, et j'espère que vous ne nous quitterez pas avant d'avoir fait avec lui plus ample connaissance. J'avoue que dans ce moment j'ai beaucoup de monde chez moi, et la vieille maison, semblable à bien d'autres du même genre, ne possède pas autant de commodité que l'extérieur pourrait le faire croire ; mais nous pouvons vous donner une bonne chambre à coucher, quoique bien antique, et je pense que dans vos nombreuses campagnes vous avez trouvé de plus mauvais gites."

Le général se mit à rire et lui dit: Je crois sans peine, mon ami, que la plus mauvaise chambre de votre château est bien préférable au vieux tonneau dans lequel j'était forcé de passer une nuit lorsque je me trouvai au bivouac avec mes troupes légères.

Le général accepta avec joie les offres de son ami, et après une matinée passée dans les champs et dans les bois, tout le monde se trouva réuni pour le diner.

Comme le jeune seigneur était bon musicien, on fit de la musique au dessert; des cartes et le billard furent laissés à ceux qui préféraient de tels amusements. Mais l'exercice du matin ayant fatigué les musiciens, il était tout au plus onze heures lorsqu'ils se séparèrent pour aller se coucher.

Le jeune seigneur conduisit lui-même le général à la chambre qui lui était destinée, et qui répondait parfaitement à la description qu'on lui en avait faite. Elle était commode, mais tout à fait antique; le lit était d'une forme massive, comme ceux dont on se servait dans le XVIIe siècle, et les rideaux de soie

fanée garnis de franges en or terni; mais les draps, les oreillers et les couvertures paraissaient délicieux au soldat, lorsqu'il les comparait à son tonneau. Les tapisseries qui couvraient les murs de la chambre étaient vieilles et usées, et répandaient un air sombre dans l'appartement. La brise d'automne les agitait légèrement. La table de toilette avec sa glace drapée, d'après la mode du commencement du XVIIe siècle, d'une soie couleur foncée, et une centaine de petites boites pour différents usages dont on ne se servait plus depuis cinquante ans, avait un aspect antique et même assez triste. Deux bougies allumées éclairaient fort agréablement l'appartement, et ce qui était encore mieux, un excellent feu de bois, qui non-seulement répandait la clarté dans la chambre, mais la réchauffait à merveille. En un mot on y trouvait, en contraste avec ces formes anciennes, toutes les commodités que le goût moderne a rendues nécessaires.

"Voici une antique chambre à coucher, mon général; mais j'espère que vous n'aurez pas lieu d'y regretter votre tonneau.

—Je ne suis pas difficile pour mon logement; mais si j'avais eu le choix, j'aurais donné la préférence à cette chambre sur toutes les plus modernes de votre château. Croyez-moi, mon ami, quand je rapproche son air moderne et ses commodités avec son antiquité vénérable, je me rappelle que cela appartient à Votre Seigneurie, et je m'y trouverai mieux que dans le meilleur hôtel de Londres.

—Je l'espère, et je ne doute même pas que vous ne vous y trouviez bien, mon cher ami, répondit lord Woodville; et lui souhaitant encore une bonne nuit, il lui serre la main, et il partit.

Le général, regardant autour de lui, se félicita de se trouver encore dans son pays heureux et tranquille, après toutes les fatigues qu'il avait éprouvées, se déshabilla et se prépara à passer une excellente nuit.

Ici, contrairement à la coutume de ces sortes d'histoires, nous laisserons le général dans sa chambre jusqu'au lendemain.

La compagnie s'assembla de bon matin pour le déjeuner, mais le général ne parut point. Comme c'était le convive à qui lord Woodville désirait témoigner le plus d'égards, il exprima plus d'une fois son étonnement de cette absence, et envoya un domestique pour l'avertir qu'on l'attendait.

L'homme revint, et apprit à ses messieurs que le général était sorti à pied, de grand matin, malgré le mauvais temps.

"L'habitude d'un soldat," dit le jeune seigneur à ses amis, "est de ne pouvoir dormir après l'heure où le devoir le forçait de se lever."

Cependant cette explication que lord Woodville offrait à ses amis ne paraissait pas le satisfaire lui-même, et il attendait le retour du général en silence et avec inquiétude. Enfin il arriva une heure après que la cloche du déjeuner avait sonné. Il paraissait souffrant et fatigué. Ses cheveux, qu'il arrangeait avec un soin et une propreté qui marquaient l'homme de bon goût, étaient défrisés, sans poudre et mouillés par la rosée du matin. Sa cravate était dérangée, ses habits avaient été mis avec négligence, ce qui était surprenant pour un militaire dont le devoir est de soigner sa toilette; ses yeux étaient hagards et terribles au dernier degré.

"Il paraît, mon cher général, lui dit lord Woodville, que vous nous avez devancés le matin, ou que vous n'avez pas trouvé votre lit aussi bon que vous sembliez l'espérer? Comment avez-vous passé la nuit?

—Oh! fort bien, extrêmement bien, jamais mieux dans ma vie!" répondit promptement le général, ayant cependant l'air fort embarrassé, ce qui ne put échapper à son ami. Il prit à la hâte une tasse de thé, et négligeant ou refusant de prendre autre chose, il sembla absorbé dans ses rêveries.

"Vous m'acompagnerez à la chasse aujourd'hui, général?" lui demanda son hôte; mais il fut obligé de lui répéter la même question, qui lui valut cette brusque réponse:

"Non, milord, j'en suis fâché; mais je ne puis avoir l'honneur de rester plus longtemps chez Votre Seigneurie; je viens de commander des chevaux de poste, et ils seront ici dans l'instant."

Tous les assistants furent très surpris de ce changement, et lord Woodville répliqua aussitôt: "Pourquoi ce changement, mon cher ami? Ne m'avez-vous pas promis de rester avec moi au moins une semaine?"

—Oui, " répondit le général avec beaucoup d'embarras"; dans le premier mouvement ne songeant qu'au plaisir d'être avec vous, je croyais pouvoir vous donner quelques jours; mais j'ai pensé depuis que c'était impossible.

—Cela est bien extraordinaire; hier vous paraissiez tout à fait libre de vos actions; vous n'auriez pas pu recevoir d'ordre pour partir depuis, car la poste n'est pas encore arrivée, et par conséquent on ne vous a point apporté de lettre."

Le général, sans entrer dans aucune explication, marmottait entre ses dents que des affaires indispensables l'obligeaient de partir, sans que son hôte put l'en empêcher d'aucune manière; et en effet il s'aperçut que la résolution du général était bien prise. En conséquence il ne lui fit plus la moindre instance.

"Au moins, mon cher Browne, puisque vous êtes décidé à partir, faites-moi le plaisir de venir sur la terrasse avec moi pour jouir de la perspective que le brouillard qui se lève va vous laisser voir."

Lord Woodville ouvrit une fenêtre, et passa sur la terrasse; le général le suivit machinalement, mais semblait faire peu d'attention à ce que son hôte lui disait en lui montrant les différents objets qui se présentaient à leurs regards. Ils se retirèrent ainsi du reste de la compagnie. Alors, se tournant vers le général avec un air solennel, il lui adressa ces paroles:

"Richard Browne, mon vieux et très cher ami, nous sommes maintenant seuls, veuillez me répondre avec la véracité d'un ami et l'honneur d'un soldat; franchement, comment avez-vous passé la nuit?

—D'une manière affreuse, milord; je ne voudrais pas courir le risque d'une seconde, non-seulement pour

tout ce que vous possédez, mais encore quand on devrait me rendre maître de tout cè pays.

—Ceci est bien extraordinaire!" dit le jeune lord comme parlant à lui-même." Alors il faut qu'il y ait quelque chose de vrai sur ce qu'on dit de cet appartement;" puis, se tournant vers le général, il lui dit: "De grâce, mon cher ami, soyez franc avec moi, et apprenez-moi les désagréments que vous avez éprouvés sous ce toit hospitalier."

Le général, paraissant mécontent de cette question,garda quelques moments le silence avant d'y répondre.

—Mon cher lord, dit-il, enfin, ce qui m'est arrivé dans la nuit est si étonnant, si pénible, que j'ai réellement de la peine à vous le confier. Je désire pourtant vous complaire ; mais je crois que ma sincérité pourrait me conduire à expliquer des circonstances fâcheuses et mystérieuses, et que tout autre que moi, après les communications que j'ai à faire, passerait infailliblement pour un homme faible et un sot superstitieux, dont l'imagination est ou trompée ou égarée; mais vous m'avez connu enfant et jeune homme, et vous ne me croyez pas capable d'avoir adopté, dans mon âge viril, des défauts dont mes jeunes ans étaient exempts." Ici il s'arrêta, et son ami répliqua:

"Ne doutez pas que je n'ajoute foi à tout ce que vous allez me dire, général; je connais trop bien la fermeté de votre caractère pour penser qu'on ait pu vous en imposer, et je suis persuadé que vous n'exagérez en rien tout ce que vous avez véritablement vu.

—Alors je vais commencer ma singulière histoire aussi bien que je le pourrai, comptant sur votre indulgence, et j'aimerais cent fois mieux me trouver devant une batterie que de me rappeler ce qui m'est arrivé hier au soir."

Il garda le silence encore quelque temps; mais voyant que lord Woodville ne lui répondait pas, et qu'il semblait attendre qu'il continuât, il commença, non sans quelque répugnance, l'histoire de son aventure dans la chambre tapissée.

"Lorsque Votre Seigneurie me quitta, je me déshabillai, et me mis au lit. Le feu brûlait vivement; les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse, rappelés par le plaisir de vous voir, m'empêchèrent de m'endormir de suite. Je dois cependant ajouter que ces souvenirs étaient tous très-agréables; j'éprouvais aussi une vive joie d'avoir échangé les fatigues et les dangers de ma profession contre tous les agréments d'une vie tranquille, et ces doux liens d'amitié que je trouvais après en avoir été privés lorsque je dus marcher à la voix de l'honneur et du devoir. Pendant que mon esprit était occupé par ces agréables réflexions, et que je commençais à m'assoupir, je fus tout à coup réveillé par le bruit d'une robe de soie et le claquement d'une paire de souliers à hauts talons, comme si des femmes se promenaient dans la chambre. Avant que j'eusse pu tirer le rideau pour voir ce qui se passait, la figure d'une petite femme passa entre le lit et la cheminée, qui me tournait le dos, mais je vis bien à son cou et à ses épaules, que cette femme était vieille; son habillement était antique; elle portait une robe qu'on appelle un sac ou une blouse, c'est-à-dire une espèce de robe sans cordon autour de la taille, mais attachée autour du cou, formant des plis qui tombent des épaules, et qui descendent jusqu'à terre avec une espèce de queue.

"Je trouvai cette visite assez singulière; mais je pensai que ce ne pouvait être qu'une vieille femme de la maison, qui se plaisait à se mettre à la mode de grand'mère; que peut-être (comme Votre Seigneurie m'avait dit que vous n'aviez pas trop de chambres libres), ayant été obligée de quitter la sienne pour moi, elle l'avait oublié, et qu'elle venait en prendre possession; sur cette conjecture, je fis un mouvement dans mon lit, je toussai même pour que cette femme s'aperçut que quelqu'un y était; alors elle se tourna lentement vers moi; mais grand Dieu, milord! quelle figure elle me fit voir! Il n'y avait plus à douter de ce qu'elle était, et rien ne laissait croire que ce fût un être vivant; cette figure portait les traces d'un cadavre et l'empreinte des plus viles et des plus hideuses passions qui l'avaient animée pendant sa vie. Le corps de quelque affreux criminel semblait sortir de son tombeau, et une âme revenir des enfers pour former une union avec son complice criminel.

"Je m'assis sur mon séant, et m'appuyant sur mes mains pour regarder cet horrible spectre, cette sorcière fit un vif mouvement vers le lit où j'étais couché, et s'assit dessus dans la même position que j'avais prise moi-même, avançant sa figure diabolique près de la mienne en faisant une grimace affreuse, qui semblait venir de quelque diable incarné."

Le général s'arrêta, essuya de son front les gouttes de sueur qui en tombaient en songeant seulement à cette horrible vision.

"Milord, dit-il, je ne suis pas poltron; je me suis trouvé dans tous les dangers inévitables de ma profession. Je puis même me vanter que jamais une seul homme n'a vu Richard Browne déshonorer son épée; mais, dans cette horrible circonstance, sous les yeux et presque dans les bras d'un mauvais esprit, tout mon courage disparut comme la cire dans le feu; je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, mon sang se glaça dans mes veines, et je me suis trouvé mal vraiment de frayeur, comme un enfant de dix ans. Je ne saurais dire combien de temps je suis resté dans ce t état.

"Quand je repris mes sens, l'horloge du château sonna une heure avec un bruit aussi fort que si la cloche eût été dans ma chambre. J'osais à peine ouvrir les yeux, tellement je craignais de revoir ce spectre! cependant j'eus la force de regarder autour de moi, et il n'était plus visible. Ma première pensée fut de sonner les domestiques et d'aller chercher le repos dans un grenier, plutôt que d'être exposé à recevoir une seconde visite de cet être mystérieux; j'ai presque honte d'avouer que je changeai de résolution, non par l'idée qu'on se moquerait de moi, mais plutôt dans la crainte que j'avais de rencontrer l'être infernal dans quelque coin de la chambre.

"Je n'essayerai pas de vous dé-

peindre tout ce que j'ai souffert pendant cette longue nuit; quelques légers assoupissements à chaque instant interrompus, un réveil fatiguant, cet état incertain, et de plus, cent objets terribles semblaient m'entourer; mais il y avait encore une grande différence entre la vision que je vous ai décrite et celle qui s'ensuivit, et qui ne fut produite que par ma propre imagination et l'agitation de mes nerfs.

"Le jour parut enfin, et je quittai mon lit, malade et humilié; j'avais honte de moi-même comme homme et comme soldat, et surtout d'éprouver ce grand désir de m'échapper de ma chambre, ce qui fut plus fort que tout le reste. Ainsi m'habillant à la hâte et sans soin, je sortis du château avec toute la vitesse possible, espérant trouver dans l'air du secours contre ces attaques de nerfs provenues, sans aucun doute, de l'affreuse vision d'un autre monde, car je ne puis croire autre chose. Votre Seigneurie connait maintenant la cause de mon malaise et le motif qui me fait vivement désirer de quitter son toit hospitalier. Nous nous reverrons, je l'espère, en d'autres lieux. Dieu me garde de passer ici une seconde nuit!"

Quelque étrange que parût cette histoire que le général raconta avec un tel air de vérité qu'il arrêta tous les commentaires qu'on eût pu faire en pareil cas, lord Woodville ne lui demanda pas même s'il était convaincu qu'il n'avait pas rêvé ce qu'il disait avoir vu. Il trouva même impossible qu'il fût trompé par des idées fantastiques ou une déception d'optique; au contraire, il parut convaincu de la vérité de tout ce qu'il venait d'entendre; et, après avoir gardé le silence quelque temps, il témoigna les plus vifs regrets que son ami eût éprouvé et souffert chez lui autant de désagréments.

"Je suis d'autant plus fâché de ce que vous avez souffert cette nuit, mon cher Browne, que c'est un malheureux essai que j'ai voulu faire. Il faut que vous sachiez que, depuis la mort de mon grand'père et de mon père, la chambre avait été fermée d'après tous les bruits qui couraient qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Je pris possession de ce château il y a quelques semaines, et ne trouvant pas assez de chambres pour mes amis, je ne voulus pas permettre aux habitants de l'autre monde d'occuper celle qui était la plus commode. Je fis donc ouvrir cette *chambre tapissée*, comme on l'appelle, et, sans apporter aucun changement à son air d'antiquité, je fis placer quelques meubles un peu plus modernes; mais comme le bruit courait parmi les domestiques et dans le voisinage qu'il y avait des revenants dans cette pièce, je craignais que ce préjugé n'empêchât qui que ce fût de consentir à y passer la nuit, et que cela, en confirmant mieux encore tous les bruits qui couraient, me permit pas de faire habiter cette pièce. Il faut que je vous avoue, mon cher ami, que votre arrivée hier, agréable sous tous les rapports, me semblait une bonne occasion pour détruire les bruits fâcheux que l'on avait pu faire courir, votre courage n'étant pas douteux, et votre esprit étant exempt de toute faiblesse sur ce sujet. Je ne pouvais choisir quelqu'un qui convînt mieux pour l'essai que je désirais faire.

—En vérité, "répliqua le général un peu vivement," je vous suis infiniment obligé, milord; il est probable que je me rappellerai longtemps les conséquence de l'épreuve, puisque Votre Seigneurie veut bien l'appeler ainsi, pour laquelle vous avez attendu mon arrivée.

—Vous êtes injuste, mon cher ami; réfléchissez un instant, et vous serez convaincu que je ne pouvais pas prévoir la possibilité du désagrément que vous venez d'éprouver. Hier encore je ne pouvais croire aux revenants, et je suis bien persuadé que si je vous avais averti de tout ce qu'on disait de cete chambre, vous l'auriez choisie pour y coucher. C'est un malheur, peut-être une erreur de ma part, mais assurément vous ne pouvez pas croire que ce soit ma faute que vous ayez si étrangement tourmenté.

—Etrangement est le mot, "répondit le général en recouvrant sa bone humeur"; et j'avoue que je n'ai aucun droit d'être offensé contre Votre Seigneurie, en me croyant un homme ferme et courageux, comme je me plaisais aussi à me croire tel. Mais je vois mes chevaux qui arrivent, et je ne veux plus vous retenir, milord.

—Mon cher ami, puisque vous ne voulez pas rester avec nous un jour de plus, et que je n'ose plus vous y engager, donnez-moi au moins une demi-heure. Vous aimez les tableaux, j'en ai quelques-uns dans ma galerie, de Van Dick, et des portraits de mes ancêtres, peut-être aussi de lui; je crois que vous les trouverez bons."

Le général accepta l'invitation, quoiqu'un peu malgré lui; il était évident qu'il ne devait respirer librement que hors du château. Cependant il ne pouvait refuser son ami, surtout voulant le dédommager de la mauvaise humeur qu'il lui avait déjà montrée.

Le général suivit donc lord Woodville à travers plusieurs chambres, dans une longue galerie remplie de portraits que son hôte lui montra du doigt en les désignant par leurs noms et donnant quelques détails sur les individus qu'ils représentaient. Le général prêta peu d'attention à ces détails, qui étaient les mêmes de ceux qu'on trouve dans toutes les familles: ici un cavalier qui avait perdu son patrimoine en défendant la cause de son roi; là une belle dame qui l'avait fait rétablir dans ses droits,en donnant sa main à quelque homme puissant; là encore pendait un galant chevalier qui avait couru risque de perdre sa tête en correspondant avec la famille exilée à Saint-Germain; ici un autre qui avait pris les armes pour Guillaume à la révolution; et enfin un troisième qui avait été dans les deux partis, les whigs et les torys.

Pendant que lord Woodville accablait son ami de ces détails, et qu'ils gagnaient le milieu de la galerie, il vit le général tressaillir avec l'air de la plus grande surprise mêlée même d'effroi, lorsque ses yeux furent arrêtés et fixés sur le portrait d'une vieille dame dans un sac, habillée comme nous l'avons dit plus haut, à la mode des derniers temps du XVIIe siècle.

"La voilà! s'écria-t-il; voilà sa

forme et ses traits! mais ils n'ont pas à beaucoup près l'expression diabolique de ceux de cette vieille sorcière qui m'a visité la nuit dernière.

—S'il en est ainsi, reprit le jeune lord, il n'y a plus de doute sur l'horrible apparition que vous avez eue; c'était le portrait d'une de mes coupables ancêtres dont les crimes sont écrits sur le catalogue de l'histoire de ma famille, et que je garde dans mon coffre-fort. Le récit en serait trop long: qu'il vous suffise de savoir que, dans cette chambre fatale, l'inceste et un crime dénaturé furent commis. Je la rendai à la solitude à laquelle le jugement meilleur de ceux qui m'ont précédé l'avait condamnée, et personne n'y pénètrera au moins durant ma vie, pour subir les angoisses qui ont abattu un courage aussi éprouvé que le vôtre. "

Les deux amis, qui s'étaient rencontrés avec tant de plaisir, se séparèrent dans bien d'autres dispositions. Lord Woodville fit démeubler la chambre tapissée et condamner la porte, et le général alla chercher un pays moins beau, des amis moins distingués, pour effacer de sa mémoire la douloureuse nuit qu'il avait passée au château de Woodville.

WALTER SCOTT.

Leçons de Choses

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lectrices qu'il sera commencé sous peu, dans LE JOURNAL DE FRANÇOISE, une série d'articles sur l'art de meubler une maison d'une manière à la fois pratique et artistique. On y étudiera aussi les différents genres dans l'ameublement, les différents styles, le moyen de les reconnaître et autres détails essentiels à l'ornementation des différentes pièces qui composent d'ordinaire un appartement.

C'est la première fois que des leçons de ce genre seront données dans un journal au Canada, et, nous croyons que cette heureuse innovation sera de nature à plaire à toutes les femmes.

LA DIRECTRICE.

Le Coin de Fanchette

Mère anxieuse.—Je ne puis que vous donner mon opinion sur la grave question que vous me posez, il ne me conviendrait de donner un conseil à une mère de famille.

—Je trouve déplorable d'élever une jeune fille dans une inconscience absolue des lois, des réalités et des conséquences de la vocation qu'elle doit nécessairement embrasser. Dans quelques circonstances, cette ignorance n'offre pas de dangers, mais dans la majorié des cas, elle n'amène que de désolantes désillusions et un déséquilibre moral douloureux à constater, dont les effets peuvent avoir sur la vie et sur l'âme des suites désastreuses.

Gustave Vasa.—La guerre du Japon et de la Russie n'excite, en aucune façon, mon enthousiasme, c'est pourquoi je n'en ai jamais parlé. Qui a raison? qui a tort? ce n'est pas difficile à trouver, puisque les deux pays à la fois ont tort et que personne n'a raison. Le Japon ambitionnait la Corée, la Russie tenait bon pour la Mandchourie, ce qui fait que l'Ours blanc et le Dragon japonais sont venus aux prises. Figurez-vous que vous essayez de battre quelqu'un pour avoir sa montre qui est plus commode que la vôtre, ou que j'arrache les cheveux à ma voisine dont je convoite la jolie robe. C'est ça la guerre russo-japonaise, avec cette différence qu'on nous flanquerait en prison, tandis que lorsqu'un roi, ou un chef d'Etat désire un morceau de la terre, on fait une grande guerre dont il sera le héros s'il sort victorieux. Ah! la guerre, quand réussira-t-on à la supprimer? Le jour où tous les hommes qu'on veut mettre soldats, c'est-à-dire, chair à canon, refuseront de s'enrôler et de se battre.

Rolanda.—La fille de Mme Roland s'appelait Eudora. Elle ne suivit pas sa mère en prison et fut recueillie par un ami intime de Mme Roland. Plus tard, elle épousa le fils d'un des amis de son père, et vécut sans faire parler d'elle. Elle est morte en 1858 seulement, à l'âge avancé de 77 ans.

Muscadin.—Je viens justement de lire que " Francillon " la pièce de Dumas, ne s'est pas toujours appelée de ce nom.

Elle s'est appelée tour à tour, " Fransquillon," " Francine," "Francenillon." et même "Une Bonne Fortune." Il se trouve encore qu'un M. Pinguet et un autre M. Francillon, n'ont point aimé à voir leurs noms figurer dans la pièce et ont protesté hautement, mais sans aucun effet, ainsi qu'on a pu le constater

Belle-Mère.—Certes, la position d'une belle-mère est difficile, mais elle n'est pas impossible. Que d'enfants, sont venus, en dépit de l'absurde préjugé, à aimer une belle-mère sinon comme une mère,—pourtant cela s'est encore vu,—du moins comme une véritable amie. Naturellement, ce n'est pas d'une façon spontanée que sont venus à elle, ces jeunes cœurs; il a fallu au contraire pour les attirer, patience et longueur de temps. A cela ajouter encore, beaucoup de tact et de bonté. Si cette petite fille dont vous me parlez est une sensitive, il faut éviter de froisser sa tendre susceptibilité, n'ayez pas l'air surtout d'éloigner d'elle le souvenir de sa mère, parlez-lui-en souvent, disant: " ta mère était si bonne, elle faisait ceci, cela." Si vous ne l'avez pas connue dites le bien que vous avez entendu d'elle. Ne punissez pas tout de suite quand même l'enfant l'aurait mérité; parlez-lui avec douceur et très sérieusement, et, surtout, n'ayez pas l'air de rapporter au père les peccadilles de l'enfant. Lors même qu'elle semblerait ne pas s'en apercevoir, l'enfant appréciera tous ces procédés. Plus tard, vous en aurez la récompense dans une explosion de belle tendresse.

Paul-Emile.—Vous êtes bien curieux. " L'événement," comme vous dites, sera sans doute annoncé dans les journaux. Si je vous disais que la réclame m'humilie beaucoup, vous ne seriez pas étonné que je la recherche si peu.

Ancienne élève.—Ca, " une page d'histoire! " Vous voulez rire. Une

page d'histoire, soit, mais écrite avec une plume d'oie!

Institutrice.—Sybaris était autrefois une des villes les plus importantes de l'Italie méridionale. Toutes ses gloires et toutes sa puissance sont aujourd'hui choses du passé; on peut même dire qu'elles sont tout à fait oubliées, puisque maintes personnes ignorent qu'une ville de ce nom a jadis existé. 2° Des yeux pers sont des yeux qui ne sont ni tout à fait bleus, ni tout à fait gris. Il y a beaucoup d'yeux de cette nuance et le mot est souvent employé par les romanciers modernes.

Sylvio. — Reçu votre manuscrit que j'ai lu attentivement. Il y a du bon, il y a du mauvais. C'est bon quand vous dites: "Le temps est sombre, on dirait qu'il veut pleurer." C'est mauvais quand vous écrivez que "tout se passe bien pendant la mese de mariage". Pourquoi s'y passerait-il quelque chose de mal? Il y a par-ci, par-là, des phrases qui sont des lieux communs, et cependant, il y a de bonnes idées aussi. Votre réflexion, "Encore deux qui viennent de se fourrer le cou dans le nœud de monsieur le curé!" est cocasse pour ne pas dire davantage. Ce qui suit: "Mais ils semblent si contents et se regardent si tendrement que je m'arrête sur le bord de mes réflexions, etc.," est bien à propos. Les chevaux qui ont un air "comique" avec leurs rosettes déteintes et mouillées, ne sont pas mal non plus. Quelques fautes d'orthographe; jamais, jamais, Sylvio, pas même pour signaler sa bonne amie, on met deux p. dans apercevoir, et on ne renifle pas avec deux f, oh, Sylvio!—Dites-moi ce que je dois daire de votre manuscrit.

Agaré von Berwick. — Figurez-vous que j'ai retrouvé votre manuscrit que j'avais agaré, pardon, égaré. J'attends à ce propos de vos nouvelles.

Rosemonde, Célestin, Philippe-le-Bel-Zozodonte apprendront par les journaux cette date qu'ils veulent savoir.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Devons-nous manger les asperges, dans un dîner de cérémonie avec les doigts ou avec la fourchette?

R.—On peut employer ou les doigts ou sa fourchette. Dans le doute, prenez votre fourchette, vous serez sûr d'être correct. Généralement, on commence par prendre la fourchette pour manger le petit bout de l'asperge et pour le reste on y met les doigts.

D.—Devons-nous, à une messe de mariage suivre les mariés à la sacristie?

R.—Je ne crois pas que cela se fasse généralement au Canada; cependant,c'est ce qui doit se faire et il est désirable que notre société en contracte l'habitude. Ce sont les personnes qui ont reçu des lettres de faire part qui suivent les mariés à la sacristie pour leur offrir leur souhaits de bonheur. Cela est très agréable pour les mariés de revoir encore une fois, avant le voyage de noces, leurs amis, et les amis eux-mêmes sont heureux de l'occasion.

D.—Quand un visiteur prend congé de la dame de la maison, les autres visiteurs doivent-ils se lever avec lui.

R.—Non. La maitresse de maison seule se lève pour accueillir un visiteur ou lorsqu'il prend congé d'elle.

LADY ETIQUETTE.

"Oui, il n'en faut pas douter, le père reconnaitra son père, le père ses enfants, l'épouse son époux, l'ami son ami. Nous nous reconnaitrons, afin que l'habitation de Dieu en nous soit rendue plus joyeuse,par un bienfait ajouté à tant d'autres, celui de nous reconnaitre les uns les autres." (St-Théodore Studite.)

QUELQUES REFLEXIONS

Sénèque a dit: "Il n'y a point de défauts que l'ivresse ne découvre et qu'elle n'augmente, parce qu'elle chasse la honte qui s'oppose aux mauvaises actions. Quand une fois la chaleur de l'alcool s'est emparée de l'esprit, elle pousse dehors tout ce qui s'y trouve de mauvais, car si l'ivresse ne crée pas le vice, elle le met à nu. C'est alors que l'homme perd toute bienséance; c'est alors que l'indiscret ne sachant plus contenir sa langue, publie le secret qui lui a été confié; c'est alors que l'insolent sent augmenter son arrogante fierté, le cruel sa violence, et l'envieux sa malice. Enfin, c'est alors que tous les vices éclatent et se manifestent ouvertement."

Que de vérités dans ces paroles du grand philosophe! et que d'actes terribles se produisent sous l'influence de la terrible boisson! Un écrivain célèbre, Théodore Barrière, auteur dramatique de talent a lui-même raconté qu'il ne s'est corrigé de ses habitudes de boire qu'à la suite d'une impulsion épouvantable le poussant à l'assassinat de sa jeune femme.

Il ne faut donc reculer devant aucun sacrifice pour arracher ceux que l'on aime à ce vice funeste. Qu'est-ce qu'un peu d'argent donné pour se procurer le remède qui rendra la raison et la santé à ces malheureux. Quant on songe aux sommes versées par les alcooliques pour la boisson qu'ils consomment, on reste stupéfié. N'hésitons donc plus à administrer le remède du Dr Mackay, le seul qu'on ait trouvé qu'ici pour détruire le terrible fléau et rendre à leur activité première ses tristes victimes. On peut avoir toutes les informations relatives à ce remède en s'adressant directement à M. le Dr Mackay, Hôtel-de-Ville, Montréal.

* * *

Nous sommes heureuses d'annoncer à nos lectrices que Mme Durant se chargera volontiers de répondre à toutes les communications qu'on voudra bien lui faire sur l'alcoolisme et ses victimes. Il y des personnes trop timides pour s'adresser directement au Dr Mackay, d'autres,—sur-

tout les femmes—n'aiment à se confier qu'à une femme, Mme Durant se met à la disposition de toutes, en les assurant de son dévouement et de son entière discrétion. Adressez: Mme Durant, 80, rue St-Gabriel, Montréal.

AGAPES DE CHARITE

L'automne nous amène sa série de banquets de charité. Mme Surveyer, la présidente de l'Association des Dames Patronnesses de la Providence a brillamment commencé,lundi,24 octobre dernier, la série annuelle de dîners à cette institution. Suberbe et nombreuse assistance, beaucoup d'entrain et bonnes recettes sont venues récompenser le zèle et le dévouement de l'intelligente présidente.

Les diners à l'Institution des Aveugles, rue Ste-Catherine, auront lieu les 8 et 10 novembre. Ces banquets jouissent de la faveur toujours croissante du public et les signaler suffit pour assurer leur succès. Il faut que la sympathie soit bien grande et l'intérêt que l'on porte à cette œuvre bien profonde pour que leur popularité aille ainsi toujours en augmentant.

Nous avons visité la nouvelle installation de MM. Quéry, photographes, 1854, rue Sainte-Catherine, et nous ne saurions mesquiner les félicitations à ces artistes favoris du public montréalais, pour la façon délicieuse et charmante avec laquelle ils ont décoré leurs ateliers. Tout témoigne d'un goût sûr et délicat; les toiles qui forment le fond de la salle et devant lesquelles poseront les jolies madames et les élégants messieurs ont été peintes par des artistes de New-York. Nous ne croyons pas qu'il existe dans aucun atelier de la ville, des toiles de cette valeur. Les tentures fraîches et gracieuses, les tapis luxueux, les globes à lumière électrique avec leurs coquets abat-jour, n'ont pas éeé ménagés. Nul doute que la clientèle déjà, fort nombreuse de MM. Quéry lui sera reconnaissante d'avoir tout fait pour assurer son confort en même temps que charmer ses yeux.

Le Concert de Mlle Vanasse

Très joli auditoire, jeudi soir, à la salle Hall pour entendre le concert littéraire et musical donné par Mlle Claire Vanasse. La gracieuse organisatrice de cette soirée faisait en même temps son début devant le public montréalais en qualité de professeur d'élocution. Ceux qui l'ont entendue dans " La Bénédiction " de François Coppée, et, " Une Messe à Angers pendant la Révolution Française," deux morceaux de maître et d'interprétation difficile, connaissent aujourd'hui la mesure des talents d'élocution de la jeune professeur. Nous ne pouvons nous empêcher encore de féliciter Mademoiselle Vanasse sur l'heureux choix qu'elle a fait des artistes qui ont preté leur concours à son concert, Entendre Madame Desmarais, contralto, Mlles Myers et Chamberland, pianiste, M. DeSève, violoniste, et M. Saucier est un régal charmant dont personne ne peut se lasser. Les auditeurs ont donc les meilleures raisons au monde de garder de la soirée littéraire et musicale de Mlle Vanasse, un souvenir très durable.

Nous accusons réception d'un roman canadien nouveau, " Avant la Conquête ", épisode de la guerre de 1757, écrit par Mademoiselle Adèle Bibaud. Nous en reparlerons plus longuement dans un prochain numéro.

Cuisine facile

Biscuits de tomates.—
6 morceaux de pain rassis.
1 tasse de jus de tomates passé.
1 œuf.
¼ d'une cuiller à thé de sel.
Une pincée de poivre.
Chapelure.

Les morceaux de pain doivent être grands comme la moitié de la main. A joutez le sel et le poivre au jus de tomates, et versez sur les morceaux. Lorsqu'ils sont bien imprégnés, battez l'œuf légèrement, tempez le pain dans l'œuf, et roulez-le dans la chapelure et faites frire dans de la graisse bouillante. Egouttez sur un papier et servez chaud avec des côtelettes de veau ou de filets de porc.

Sauce au café.—Une sauce excellente pouvant acompagner le blancmanger, se fait par un infusion de café dans de la crème douce. Versez un quart de pinte de crème bouillante sur deux cuillérées à table de café moulu. Couvrez hermétiquement et laissez reposer environ quinze minutes, puis passez à travers une passoire, sucrez et ajoutez-y un jaune d'œuf et une cuillerée à bouche juste de farine de maïs (corn-starch.) Laissez bouillir sur un feu modéré. Au refroidissement, ajoutez la neige de deux œufs et mettez à la glace jusqu'au moment de servir.

Pommes de terre.—Une des meilleures manière d'utiliser les pommes de terre cuites de la veille, consiste à les faire au gratin. On procède comme suit: Prenez quatre pommes de terre froides, hâchez-les bien fin, ajoutez une chopine de sauce blanche dans laquelle vous avezjeté quatre cuillérées à bouche de fromage râpé. Mélangez et versez dans une forme, que vous mettez dans un four assez chaud. Laissez brunir.

Pain rassis.—On peut employer le pain rassis pour faire un flan. Battez deux œufs entiers jusqu'à ce qu'ils soient en neige. Ajoutez quatre cuillerées à bouche de sucre et une chopine de lait, mélangez et additionnez d'une muscade râpée. Mettez dans une forme, recouvrez le dessus avec du pain beurré—en plaçant le côté beurré au-dessus. Cuisez à un four doux.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1.50 la livre fluide. Tél. Bell Est 1122.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Clay-Next-the-Sea, (Ang.),
septembre, 1904.

Chers petits amis.—Je n'ai garde garde de vous oublier bien que ma plume soit restée inerte durant ces charmantes semaines qui relient l'été à l'automne.... non pas que je me trouve aux prises avec le monde mondain dans quelque plage bruyante. Bien au contraire, c'est dans un coin perdu et, grâce à Dieu encore ignoré des touristes, que je suis venue jouir de ce "Dolce far niente", si cher aux Italiens. La seule distraction en ce somnolent village, qui date de l'an mille, est la pêche aux crabes, et, d'où je vous écris sur la grève sablonneuse, j'aperçois les vieux loups de mer, ballottés dans leurs frêles barques, à la recherche des "crab-pots"——espèce de grands pièges, qui reposent par centaines àl a surface des flots. Mais, tandis que je cause avec vous, la marée monte tou jours, et, bientôt elle m'envahira; elle gronde sourdement à mes pieds, et semble dire: "Ote-toi que je m'y mette!" C'est qu'elle est perfide, cette belle mer du Nord, comme je vais vous le prouver tout à l'heure:

Dernièrement, je fis une excursion aux salt marshes (marécages salés) qui entourent le pittoresque village de Cley-Next-the-Sea, le rendez-vous de tous les peintres à la ronde. Ces marécages sont de vastes dunes fertiles, que la mer envahit complètement lorsque la marée est haute, et quelque fois même elle s'avance à travers les champs, de sorte que l'an passé les habitants du pauvre petit bourg de Talthouse durent se réfugier dans l'église et y demeurer une semaine entière! Cley non plus, n'est pas exempt des incursions de l'océan. Tous les jours, la marée monte à travers les prés, jusqu'au jardin de mes amies, et parfois elle est plus indiscrète encore, et envahit leur salle à manger à un demi-mètre de hauteur; on se croirait alors, parait-il à Venise, car les barques sillonnent la grande rue, et les cadavres du bétail noyé, ainsi que l'ameublement des rez-de-chaussées flottent à la surface de canal improvisé! L'église prudemment construite sur une hauteur, est à l'abri des flots, et c'est une des plus anciennes des environs.

Il est bien triste de voir dans ces parages tant d'églises belles et solitaires, situées en pleine campagne et apparemment délaissées et sans paroisse. Elles datent d'avant, la réformation, et le temps semble avoir conservé dans toute leur beauté ces monuments vénérables de la vieille foi La fraicheur du soir se faisait déjà sentir lorsque je quittai Cley—cette minuscule Venise du Nord—et le feuillage touffu des forêts se dorait des feux du couchant. Les collines et les bandes couvertes de genêts et de bruyère, me rappelaient la Calédonie. Puis au fond d'un vallon boisé, tout près de la grève, apparut la ruine de Weybourne Priory à demi cachée sous son manteau de lierre. Le village du même nom est l'endroit où les "Anglians" abordèrent la Grande-Bretagne, dans la nuit des âges.

Le vie, mes chers enfants, vous le saurez plus tard, est composée de luttes pénibles et de désillusions amères, aussi la nostalgie du passé vous saisit en présence des ruines d'un âge écoulé. Ah! si les pierres pouvaient seulement parler, et les arbres centenaires raconter tout ce dont ils ont été témoins, que de mystères ne dévoileraient-ils pas à l'histoire!

CHRISTINE DE LINDEN.

Entre officiers :

Quand six colonels sont réunis et qu'aucun d'eux ne parle, quel est le supérieur ?

—C'est le silence puisqu'il est général.

LES JEUX D'ESPRIT

Question d'histoire

Donnez le nom de ce personnage qui, le premier, fit le tour du monde?

Notions de Physique

Pourquoi nos pieds sont-ils froids quand notre tête est en feu?

Charades amusantes

Qu'est-ce qui se coupe et ne se mange pas?

Quel est le sens qu'on pourait ajouter aux cinq autres?

Réponses à Jeux d'Esprit

Charade

Sans ma queue on me trouve ou sublime ou stupide.
Avec elle, je suis un traitre, un homicide.

Rép.—Stylet.

Ont répondu: Lucile L'Heureux, Québec; Alphonsine Feuille d'automne, Fleur des bois, Trois-Rivières; Cygne blanc, Olive G. Juliette, V. Francin eet Adrienne, Montréal.

Histoire du Canada. Nommez les deux causes qui retardèrent les progrès de la colonie à ses débuts.

Rép.—Parmi les causes qui retardèrent les progrès de la colonie à ses débuts, signalons les deux principales: Les incursions des Iroquois et le grand tort des Compagnies qui ne songèrent qu'à leurs intérêts commerciaux.

Ont donné de bonnes réponses:

Fleur des bois,Trois-Rivières; Cygne blanc, Olive G. Juliette, V. Adrienne, Montréal; Georges Emile Boulay, Coaticook; C. Latouche, Académie Ste-Marie.

Devinettes amusantes

A quelle heure part le train de midi 60.

Rép.—A 1 heure.

Depuis quand Jacob était-il veuf?

Rép.—Depuis la mort de sa femme.

Ont répondu: Lucile L'Heureux, Québec; Adolphine, Trois-Rivière,

PAGE DES ENFANTS

Adrienne St P., Georges-Emile Boulay, Coaticook; Henri de Varennes, Waterloo; C. Latouche.

Liste des "Garneau" qui ont bien répondu aux jeux d'esprit:

Cécile Dubé, Roger Dorval, Rhéa LeBlanc, Abdon Côté, Rosario Barrette, Léon Mackay, Laura Peachy, Edouard Faulkner, Arthur St-Georges, Laurenza Lajoie, Yvonne Landreville, Athanase Juneau, L.-Philippe Bélanger, Eric Roy, Donat Landreville, Marie-Jeanne Scantland, Laurenza Delorme, Maria Mathieu, Dora Joinette, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Armand Laverdure, Ubalde Séguin, Emile Désilets, Charles Peachy, Juliette Pelletier, Arthur Landry, Amanda St-Georges, Christophe Charron, Alice Dumais.

Petite poste en famille

Affectueux bonjour à ma gentille nièce **Violette du Saguenay**, qui, je l'espère, saura toujours être une fidèle correspondante de la page des enfants. Je suis heureuse de tes dispositions et le passé m'aide à croire que tu ne failliras pas à la tâche.

Mignonnette.—Tavolorosa est une île de la Méditerranée, située sur la côte nord-est de la Sardaigne. Je ne vois pas d'autres moyen de communication que les bateaux, non pas probablement les grandes lignes que nous connaissons, mais d'autres car les bateaux doivent y aborder sûrement. Il me semble qu'en adressant *viâ* Méditerranée ta lettre devrait atteindre sa destination. Peut-être l'île en question n'est-elle pas habitée par des gens soucieux de te renseigner, ma Mignonnette, et qui s'occupent du Canada moins que nous de l'Afrique Centrale. Dans tous les cas, l'île de Tavolora est très ancienne, car du temps des Romains on allait y faire la pêche aux perles sur ses côtes.

Violette du Saguenay envoie son plus affectueux souvenir à sa charmante amie de Waterloo, Mlle Jeanne de Varennes.

Cécile Dubé, Ecole Garneau.—Bienvenue cordiale et sincère à toi-même **Cécile**, comme à tous mes neveux et nièces de l'Ecole Garneau. Je ne doute pas que ce mois de vacance donné en plus, n'a fait que stimuler plus fortement vos bonnes dispositions pour l'étude et j'y applaudis de grand cœur. Félicitations pour votre fidélité à répondre aux questions de la page des enfants; vous êtes le bon exemple que vos cousins et cousines devraient imiter.

Merci de votre photographie. Si tu savais, chère nièce, le plaisir que cet envoi m'a causé.

Mes bons souhaits à tout le petit monde de l'Ecole Garneau et croyez toujours tous, à l'intérêt que vous porte votre

TANTE NINETTE.

A tous mes neveux et nièces

Nous voici entrés en plein dans le mois de novembre, qu'on considère généralement comme le plus lugubre et le plus sombre des mois, quand il devrait être regardé plutôt comme l'un des plus consolants, puisqu'il nous fait penser plus particulièrement aux âmes de ceux qui ne sont plus.

Tout jeunes que vous soyez, chers enfants, qui de vous n'a pas à déplorer la perte d'un être cher, père, mère, frère ou sœur, ou bien un ami, un compagnon de jeux ou d'étude? Même depuis que ce journal est fondé, j'ai déjà eu à déplorer des vides dans vos rangs. L'année dernière c'était le jeune Mackay de l'Ecole Garneau, d'Ottawa, l'année précédente, c'était une fillette de 12 ans, correspondante privée, dont on m'annonçait la mort presque soudaine.

La mort est une aveugle, elle frappe sans distinction d'âge, ni de milieu, et devrait être représentée elle aussi, avec un bandeau sur les yeux.

Vous faites tous partie d'une même famille, chers neveux et chères nièces et à ce titre vous devez vous considérer tous comme liés les uns aux autres Donc, mes enfants, priez beaucoup pour les âmes de ceux qui vous sont chers, faites de petits sacrifices à leur intention, versez quelques sous de vos économies en aumônes de messes par exemple, manière la plus sûre de soulager ceux qui ne sont plus. Elles vous le rendront bien allez, les sacrifices que vous ferez à leur intention, les pauvres âmes, car si sur la terre un verre d'eau donné à un pauvre trouvera sa récompense, que dire de la délivrance d'une âme à laquelle vous aurez contribuée et qui vous devra l'éternel repos d'une béatitude sans fin?

TANTE NINETTE.

Fautes à corriger dans le No 14.

Dans la 8e ligne de la réponse à *Maman d'Adrienne* au lieu de "vous saurez guider mon expérience," liesz mon inexpérience.

A la troisième ligne de la dernière colonne à gauche, au lieu de: "Qu'en pense l'illustre disciple et Esculape," lisez disciple d'Esculape.

Qu'est ce que tu veux être quand tu seras grand, Tomy ?

—Je serai soldat.

—Mais tu risques d'être tué.

—Par quoi ?

—Par l'ennemi.

Tomy, après un moment de réflexion :

—Eh bien !... Alors, je serai l'ennemi !

—

Toto, au dessert, s'adresse à une dame qui a dîné avec ses parents.

—Alors, dit-il, on va bientôt te cueillir, dis ?

—Pourquoi ça ? demande la dame stupéfaite.

—Mais parce que maman disait l'autre jour, que tu commençais à devenir mûre !

Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

II

Suite

La jeune fille releva la tête et rencontra le regard tendre qui lui souriait. Elle abandonna sa bicyclette contre l'escalier du perron et bondit vers Anne qu'elle embrassa passionnément.

—Anne chérie, je voudrais te parler à toi toute seule... Père n'est pas encore rentré?

—Non, mon petit. Viens dans le salon où je travaillais. Qu'y a-t-il donc?

Son regard un peu anxieux interrogeait le visage de sa jeune sœur baigné d'une sorte de rayonnement. Jamais elle ne lui avait vu pareil éclat. Qu'était-il donc arrivé à Simone depuis qu'elle l'avait vue partir avec Jean?

Elle étaient rentrées toutes deux dans la claire petite pièce tendue de perse à larges fleurs. Anne reprit sa place devant la porte-fenêtre. Mais elle ne contemplait plus la houle des eaux, ni sur la table, près d'elle, le papier où son pinceau avait amoureusement fait œuvre créatrice... Elle regardait avec une attention profonde, Simone restée debout, la même expression pensive dans les yeux, son chapeau jeté au hasard sur la table.

—Simone, mon enfant chérie, qu'as-tu?

La jeune fille, d'un geste instinctif, joignit les mains.

—Anne, il me semble que je viens de faire un rêve délicieux... Pourtant, ce que je vais te dire est une réalité... Tantôt, sans que nous l'ayons prévu ni l'un ni l'autre, René Soraize m'a demandé d'être sa femme... Et je veux bien... Oh! Anne, de toute mon âme, je veux... Toi aussi, n'est-ce pas, tu veux bien?

Anne, bouleversé par la surprise, avait pâli et ses beaux traits avaient pris une sorte de rigidité.

Elle demanda et sa voix frémissait:

—Simone, que dis-tu?... Qu'est-ce que ce soudain projet de mariage?... Où as-tu vu René Soraize?... Et comment se fait-il qu'il t'ait parlé ainsi?...

Rapidement, Simone expliquait les choses sans que Anne l'interrompit d'unseul mot. Les yeux pleins de prière, Simone la regardait.

—Anne, ne me gronde pas... Je comprends maintenant que je faisais une folie en lançant ma bicyclette de cette façon. Mais, vois-tu, je ne regrette pas, je ne peux pas regretter cette folie... Car, sûrement, si René n'avait pas eu à ce point peur pour moi, il n'aurait rien dit et serait reparti ainsi pour Paris!

Anne passa les mains sur son front. Ce qui était arrivé, elle s'apercevait qu'elle avait eu la prescience que cela serait; car elle était trop clairvoyante pour n'avoir pas vu l'impérieuse sympathie qui attirait l'un vers l'autre les deux jeunes gens. Mais ne pouvant les éloigner l'un de l'autre, elle avait espéré du moins que René Soraize ne prononcerait pas l'aveu qu'elle lui devinait aux lèvres; car elle redoutait son absence de fortune, sachant que l'homme, hélas! ne vit pas seulement d'affection. Elle reprit:

—Il n'aurait rien dit, pourquoi?

—Parce qu'il se trouvait trop pauvre pour me demander d'être sa femme...

—Eh bien?

—Il s'est trahi, malgré lui, dans son émotion d'avoir cru me voir tuée. Alors je lui ai dit que ça ne faisait rien du tout qu'il soit pauvre, que je l'étais aussi et que nous nous contenterions d'être un modeste petit ménage!

Oh! l'enfant qui parlait sans savoir. Anne l'enveloppa d'un regard de compassion et de tendresse.

—Ma Simonne aimée, René Soraize avait raison de se taire et il aurait dû le faire jusqu'au bout.

—Oh! Anne!... Nous pouvons être si heureux ensemble!

—Et avoir tant de soucis que tu ne connais pas encore, mon enfant chérie, que tu ne soupçonnes même pas.

Simone secoua la tête. Son jeune visage avait une gravité résolue:

—Anne, j'ai été élevée par toi qui m'as toujours répété qu'une *vraie* femme ne devait pas être lâche devant les épreuves. Je t'ai entendu dire bien des fois qu'un jour pourrait très bien arriver où nous serions obligées de compter sur nous seules pour vivre, et tu as fait tout ce que tu as pu, ma chère grande sœur chérie, pour qu'alors je ne me trouve pas trop en peine. Tu m'as instruite et surtout tu m'as rendue brave. Alors, Anne, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi les craintes, les scrupules de René Soraize ne m'ont pas fait peur? Comme je le lui ai dit, s'il le faut, nous travaillerons tous les deux. Anne, demain, il viendra te parler. Je t'en supplie, ne l'éloigne pas de moi et décide père, s'il hésitait.

Elle arrêtait sur sa sœur des yeux qui l'imploraient passionnément. Dans le cœur d'Anne une angoisse obscure palpitait, la sensation bizarre et très douloureuse d'une fin. Simone, son enfant, n'était plus à elle. Le petit oiseau battait des ailes pour s'envoler. Bien souvent déjà, elle avait pensé que cette heure-là viendrait; mais comme elle était arrivée tôt et soudainement!... Avec une imperceptible amertume, Anne songea tout haut:

—Tu désires donc beaucoup te marier?

—Non... Je n'y pensais pas encore...

—Mais tu l'espérais?...

—Oui... Anne, tu as ta peinture, toi!

D'un indéfinissable accent, Anne répéta:

—Oui, c'est vrai, j'ai ma peinture... Mais ne parlons pas de moi... Il s'agit seulement de toi et de René Soraize... Il y a deux mois, tu ne le connaissais pas... Et maintenant... tu l'aimes donc?...

Le rose des joues de Simone devint très vif.

—Avant cet après-midi, je ne le savais pas... J'étais

seulement heureuse de voir que papa et toi l'estimiez autant que moi... Car tu l'estimes beaucoup, n'est-ce pas, Anne?

Elle inclina la tête, très sincère.

—Oui, c'est un garçon remarquablement intelligent et de beaucoup de cœur. Le souci qu'il a d'acquitter la dette de son père est tout à son honneur; mais c'est pour lui une si grosse charge que je comprends qu'il se soit effrayé à l'idée de t'en donner ta part...

—Dans trois ans, Anne, il aura fini de payer, pense-t-il. Il touchera les revenus de la maison que lui a laissée sa mère. Alors, grâce à ses leçons, à ses travaux littéraires en plus, nous serons certains de n'être pas misérables du tout!

—Ainsi, tu attendrais deux ans, peut-être trois, pour que votre mariage soit possible?...

—J'attendrai ce qu'il faudra afin de ne pas être pour lui un souci de plus... J'attendrai ce que vous voudrez pour que notre mariage ne soit pas déraisonnable... Anne, es-tu tranquilisée?... C'est si peu, en somme, trois ans, quand on a tout l'avenir devant soi...

Oh! l'admirable foi de la jeunesse et son mépris du temps qu'elle croit lui appartenir!... Anne ne répondit pas. Elle pensait quel mystère est celui des destinées... Pourquoi Simone avait-elle ainsi été conquise par cet étranger rencontré par hasard?... Elle était pourtant habituée à se voir entourée de jeunes hommes très occupés d'elle, car elle avait de grands frères qui amenaient leurs camarades, et elle avait été beaucoup dans le monde, déjà... Et il fallait que cet inconnu vînt pour prendre souverainement son jeune cœur, pour transformer la fillette insouciante, éveiller en elle une âme de femme, courageuse et tendre, que nulle épreuve n'effraie auprès de l'aimé...

—Anne, dit la voix caressante de Simone, à quoi penses-tu?... Dis, tu n'es pas fâchée après moi?... Certes, M. Soraize aurait dû te parler à toi d'abord... Mais tout cela a été si imprévu!

La sœur aînée se pencha et mit un lent baiser sur chacun des yeux qui l'interrogeaient ardemment.

—Non, ma petite aimée, je ne suis pas fâchée, mais seulement effrayée pour toi de cette brusque décision. Tu es très jeune, Simone, tu pourrais attendre.

—Je n'ai pas choisi mon heure, Anne. Ce sont les circonstances qui ont décidé pour moi. A la grâce de Dieu maintenant... de Dieu qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut!

Anne sourit bien que son cœur fût lourd, d'une tristesse pleine de sanglots.

—Oh! petite fille, comme vous arrangez tout selon votre désir!... Ce qui vaudrait mieux que ces longues fiançailles...

—Ce serait?

—Ce serait que ta marraine trouvât ton fiancé à son gré et te donnât, comme elle te l'a promis, les moyens d'entrer en ménage.

—Oui, ce serait le mieux!... Seulement il est très difficile de faire vouloir Marraine!

—C'est vrai... Mais elle t'aime. Vois comme elle a insisté pour que tu restes un jour, au moins, à Amiens, en revenant de Mers, pour que je promette de te renvoyer chez elle en décembre pendant quelques semaines.

Simone eut une moue sceptique.

—J'ai bien peur que ce soit surtout parce que je la distrais...

—Chut! ne risque pas d'être ingrate!

Simone se pencha, un peu confuse, et baisa la main de sa sœur. Toutes deux restèrent silencieuses. L'enfant reprenait son rêve éblouissant. Anne, de nouveau, réfléchissait...

Toutes deux tressaillirent au bruit sec de la porte ouverte. Encore botté, éperonné, il s'arrêtait au passage pour embrasser sa benjamine. Il était de moyenne taille, maigre et nerveux, avec un regard clair et très bon, une bouche expressive, un peu impérieuse.

—Ah! ça, il y a donc conférence ici? jeta-t-il gaiement. Jean m'a dit que depuis le retour de la promenade, Simone et sa grande sœur sont en conversation animée et que le salon est fermé aux profanes. Simone, ma petite fille, vous avez donc fait une sottise?

Et tendrement, le colonel relevant le visage de la jeune fille, mit un baiser sur le front, puis sur les cheveux.

Ce fut Anne qui répondit:

—Père, ce n'est pas une sottise que cette fillette désire te confier, mais une résolution bien grave qu'elle vient de prendre.

Le colonel eut un imperceptible tressaillement. Les années n'avaient pas guéri la blessure, ouverte dans son cœur paternel, le jour où sa fille Marie lui avait demandé de la donner à Dieu. Mais un regard sur Simone calma ses craintes. Cette enfant-là, si coquettement féminine, n'avait rien d'une future religieuse.

—Voyons, qu'y a-t-il?

—Père, Simone a reçu tantôt une demande en mariage très inattendue et elle souhaite que, comme elle, tu consentes...

—Une demande en mariage de...?

—De René Soraize...

—Ah! c'est celui-là!... Je ne m'en étonne pas. Simone, dis-moi tout.

Et attirant la jeune fille sur ses genoux, comme au temps où elle était une toute petite enfant, il écouta le récit qu'elle recommençait, serrée, câline contre lui, écoutée par Anne dont le visage tourné vers la mer avait une sorte de gravité douloureuse.

. . . .

Ce soir-là, quand Anne de Broye fut remontée dans sa chambre, elle n'alluma pas sa lampe. Un impérieux besoin d'ombre, autant que de silence, criait en elle. René Soraize, mandé par un mot, était venu causer avec elle et son père. Elle savait maintenant quel amour il portait à sa petite sœur et elle ne pouvait plus regretter les rêves ambitieux qu'elle avait maternellement faits pour la jeune fille, car elle avait acquis la certitude que l'homme qui aimait Simone ainsi méritait qu'elle la lui donnât,—après des fiançailles qui seraient forcément longues, très longues...

Simone n'allait donc pas lui être enlevée tout de suite.

Alors, pourquoi éprouvait-elle cette sensation de détresse qui devenait une angoisse aiguë, maintenant qu'elle était seule?...

Elle se rapprocha de la fenêtre ouverte sur la nuit. Au loin, la mer heurtait les galets, au pied de la falaise. Des étoiles tremblaient dans l'immensité paisible.

Les lèvres d'Anne articulèrent désespérément, tout bas:

—Comme c'est triste, la vie!

Mais il n'y avait pas de larmes dans ses belles prunelles noires. Depuis si longtemps, Anne connaissait la vanité des pleurs!... Immobile, elle demeura dans la nuit, les mains jointes sur l'appui de la fenêtre. Elle songeait, clairvoyante, comme toujours, sur ce qui se passait en elle:

—Je suis triste non pas seulement parce que je perds un peu mon enfant, mais parce que je regrette pour moi ce bonheur qu'elle connait et qui m'a été refusé...

Sans pitié, elle précisait l'impression confuse.

—Je lui ai dit ce que me conseillaient la prudence, la misérable sagesse humaine... Mais même la pauvreté, pour ne pas vivre seule... pour avoir et donner une affection plus précieuse que tout au monde...

Les mains d'Anne de Broye tremblaient un peu, tant l'obscure émotion la bouleversait. A l'âge de Simone, quand un dévouement maternel pesait sur elle lourdement, elle avait eu des heures de révolte que nul n'avait connues. Elle aussi avait passionnément désiré la joie des épouses et des mères que la destinée lui refusait... Et voici que ce soir, parce qu'elle avait senti le frôlement du jeune bonheur de Simone, tous les âpres regrets de ss vingt ans ressuscitaient en elle comme des oiseaux tristes qui voletaient étroitement autour d'elle pour l'enserrer dans le cercle douloureux de sa vie solitaire... Quand son père lui serait enlevé, Simone partie, ses frères au loin, oui, elle serait seule, bien seule pour finir son chemin à travers la vie...

Oh! Simone avait raison de vouloir son foyer à elle, si humble dût-il être! Auprès de l'isolement parmi la foule des êtres, l'épreuve supportée à deux était encore un paradis!...

Anne ne pouvait sécher les larmes amoncelées enfin sous ses paupières et qui, lentement, glissaient sur son visage pâli... Mais quand elle en sentit l'amertume sur ses lèvres, un léger frisson la secoua. D'un impérieux effort, elle se ressaisit, tandis que sa bouche frémissante murmurait:

—A quoi bon tous ces regrets?... Je ne m'appartiens pas... Je ne dois vivre que pour les autres.

De toute son âme, elle avait accepté, elle acceptait qu'il en fût ainsi; mais elle ne pouvait empêcher qu'à cette heure, son pauvre cœur de femme ne tressaillît encore d'un regret éperdu...

III

Le train qui arrivait de Mers entra en gare d'Amiens et, à travers la vitre du wagon, Simone reconnut, sur le quai, très grande et forte, haute en couleurs sous ses bandeaux gris, sa marraine elle-même qui venait la cueillir au passage, Anne continuant son voyage vers Paris, Jean, qui était aussi dans les bonnes grâces de Mme Dalbigny, devait demeurer jusqu'au lendemain dans la ville picarde et ramener Simone jusqu'à Paris.

Ouvrant la portière, il sauta à terre et prit le sac de voyage de sa sœur, tandis que celle-ci embrassait Anne comme si elles eussent dû demeurer séparées des mois et des mois.

—Voyons, voyons, chérie, lui dit cette dernière, il faut descendre, nous n'avons qu'un instant. Je vais te conduire à ta marraine. Vois, Jean l'a déjà rejointe.

Simone, après un dernier baiser à Anne, se décida à drescendre sur le quai et vint, avec son joli sourire, au devant de Mme Dalbigny, qui s'exclamait d'une voix haute:

—Ah! ah! te voilà enfin, petite. Où donc étais-tu cachée?... Que tu es fraîche! Anne, ma chère, je vous fais compliment de cette petite. Elle a bien oublié d'être laide!

—Chère madame, mon amour-propre maternel vous remercie. Alors, jusqu'à demain, je vous abandonne cette enfant que son frère me ramènera.

—Soyez tranquille, ma chère, on en aura soin.

Un employé criait: En voiture pour Paris!

Vivement, Anne serra la main de Mme Dalbigny, embrassa Simone avec un rapide: "Bonne chance!" et se dirigea vers son wagon, suivie par les regards d'envie de Simone qui acceptait, sans enthousiasme, son bref séjour auprès de sa marraine. La pensée la hantait de la difficile victoire qu'il allait falloir remporter.

Heureusement, Mme Dalbigny avait l'air de charmante humeur. Tout en sortant de la gare d'un pas lent, elle interrogeait la jeune fille sur son séjour à Mers, parlait copieusement de sa santé et, en fin de compte, annonçait à Simone que, le soir même, elle la ferait dîner avec quelques amis de choix. Elle répéta "de choix" avec un clignement d'yeux si plein de sous-entendus, que Simone en fut un peu saisie.

—Marraine, je suis bien fâchée de n'avoir pas su que vous auriez du monde, car je n'ai que ma robe de voyage, dit-elle d'un ton d'excuse.

—Vraiment? Ah! C'est fâcheux! C'est fâcheux! Tu n'as pas un corsage clair?

—Si, marraine.

—Eh bien, tu le mettras. Je t'excuserai auprès de nos hôtes. Et puis, tu as la chance d'avoir reçu du ciel une figure qui est encore la meilleure parure! Tu n'as pas le droit de t'en glorifier, mais tu peux en être satisfaite... Voyons, raconte-moi ce que tu as fait cet été?

Ce qu'elle avait fait! Le cœur de Simone se prit à battre à larges coups. Etait-ce le moment de parler?... Mais comment livrer son cher secret dans cette rue banale où des passants les coudoyaient, où Mme Dalbigny s'arrêtait pour examiner les étalages des marchands de fruits, cherchant du raisin à sa convenance pour le dîner du soir?... Et Simone n'aborda que des sujets indifférents. Jamais plus elle n'avait compris comment av. Mme Dalbigny, il fallait choisir l'heure.

(A Suivre)